

LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XXXVI

Mouchabeuf n'avait pas menti. Son cabaret était bien certainement, pendant le siège, l'établissement le plus achalandé du village de Rueil.

Ce n'était pas que la maison payât de mine, car on aurait difficilement rencontré dans les environs de Paris une plus laide baraque.

Bâtie avec des matériaux sans nom, charpente avec des poutres enlevées dans les démolitions de Paris, cette construction déplaçait affectait la forme d'un carré long et n'était élevée que d'un étage.

Au rez-de-chaussée, occupé presque tout entier par une immense salle destinée aux buveurs, on trouvait encore une sorte de loge étroite dont l'ingénieux patron avait fait une boutique.

Au premier, deux ou trois cabinets, qui avaient la prétention d'être meublés, pouvaient loger pour une nuit des hôtes peu difficiles.

Extérieurement, l'immeuble était peint en jaune et orné de volets et de portes couleur de sang de bœuf.

Un maigre jardinet où poussaient pêle-mêle des salades et des carottes complétait les agréments de ce séjour champêtre.

Dans un coin de ce légumier, Mouchabeuf avait trouvé le moyen d'élever avec des lattes arrachées à la clôture du chemin de fer une tonnelle destinée à abriter les buveurs qui tenaient à s'enivrer en plein air.

Il poussait même l'industrie jusqu'à y nourrir des lapins qui échappaient à la cuisine des bivouacs français ou allemands, grâce à la protection d'un énorme dogue enchaîné à la portée de leur cage.

La vogue de la taverne ne tenait pas non plus à la qualité des denrées solides ou liquides qu'on y débitait.

Le vin y arrivait directement des coteaux aussi voisins que mal famés de Suresnes, l'eau-de-vie, distillée chez quelque liquoriste de hasard, s'y mélangeait volontiers de poivre, et la bière contenait plus de jus de réglisse que de houblon.

Quant aux objets qui garnissaient la boutique, ils étaient de nature variée, mais de qualité détestable.

On y vendait des cigares fabriqués à Hambourg avec des feuilles de chou, des bougies qui empestaient le suif et des cartes d'occasion qui auraient pu fournir une quantité de graisse très-suffisante pour faire de la soupe.

C'était un immense assortiment de tout ce qui ne vaut rien.

Et cependant à la maison jaune tout se vendait au poids de l'or et les deux pièces de plain-pied suffisaient à peine aux consommateurs.

Le secret de cette préférence était bien simple et la prospérité du débit se fondait uniquement sur l'emplacement privilégié qu'il occupait.

Située à l'extrémité et en dehors du village, entre les avant-postes des deux nations, la bi-coque était complètement isolée.

Elle avait deux sorties, l'une sur la route, l'autre sur le jardin qui confinait à la Seine, une cave profonde où on ne redoutait pas les surprises et un pigeonnier pour voir venir de loin.

Elle eût été édifée en vue de la guerre que le plan n'en eût pas été différent, et Mouchabeuf n'avait eu garde de négliger tant d'avantages.

Le commerce interlope qu'il exerçait n'était point ignoré, du reste, des autorités civiles et militaires qui fermaient les yeux à certaines conditions.

Outre le trafic clandestin auquel il se livrait pour le compte de son patron—le respectable J.-B. Frapillon—Mouchabeuf fournissait assez souvent des renseignements utiles obtenus des officiers allemands, moyennant cadeaux de vrais havanes et de champagne authentique dont il possédait un approvisionnement secret.

On le soupçonnait bien de manger, comme on dit, à deux râteliers, mais ce défaut est commun à tous les espions et on en était quitte pour le surveiller.

Pendant les fréquentes absences du maître, l'établissement était tenu par un garçon de vingt-cinq à trente ans, pourvu de biceps énormes et d'une chevelure ébouriffée qui rappelait celle de Samson, vainqueur des Philistins.

Cet être robuste et peu dégrossi aurait pu compléter la ressemblance en se servant d'une mâchoire d'âne contre les buveurs récalcitrants, car il exerçait dans ses loisirs la profession d'équarisseur et dépeçait les animaux morts sur le champ de bataille ou ailleurs.

Cette industrie constituait même son bénéfice particulier et Mouchabeuf lui abandonnait généreusement le produit de la vente des filets de cheval et des cuissots de mouton qu'il cédait aux pratiques à des prix doux.

Il faisait de plus les commissions à Rueil et à Nanterre, servait de batelier pour traverser la rivière dans une mauvaise barque amarée au bout du jardin, soignait le chien et nourrissait les lapins.

Ce maître Jacques de banlieue répondait au nom de Polyte.

Le lendemain de la nuit où Régine avait été enlevée, il avait eu fort à faire toute la journée.

Le combat de la veille avait amené dans les parages du cabaret de nombreuses escouades de brancardiers et des bandes de trainards qui ne

manquaient pas de faire une station devant le comptoir.

La salle et la boutique n'avaient pas chômé un seul instant et Polyte s'était multiplié, mais il commençait à être sur les dents.

Aussi avait-il regretté plus d'une fois l'absence de son maître, parti depuis deux jours et attendu dans la matinée.

Le soir approchait, et l'actif serviteur regrettait d'autant plus de ne pas voir arriver Mouchabeuf, qu'il avait hâte d'aller inspecter les chevaux restés sur le terrain.

Perdre l'aubaine apportée par la sanglante affaire de la Malmaison n'était pas du goût de Polyte ; il savait bien que la concurrence ne manquait pas, et il courait grand risque, en retardant sa visite, de se laisser devancer par les francs-tireurs du voisinage, hippophages déterminés et grands amateurs de morceaux de choix.

La funèbre besogne des ambulances était terminée et l'affluence des pratiques avait considérablement diminué, mais une demi-douzaine de consommateurs obstinés occupaient encore la grande salle du cabaret, et le fidèle garçon aurait cru manquer à ses devoirs en négligeant de les surveiller.

On était payé à la maison jaune pour se défier des clients fournis par les avant-postes, et ceux qui pour le moment buvaient au comptoir ne jouissaient ni d'une confiance ni d'un crédit illimités.

Aussi Polyte bornait-il ses absences à de courtes apparitions sur le pas de la porte.

Là, sans perdre de vue les pratiques sujettes à caution, il pouvait alternativement examiner la route de Rueil où il espérait voir paraître la carriole de Mouchabeuf et aspirer l'air du champ de bataille où il brûlait d'aller faire ses provisions.

"C'est drôle tout de même, disait-il entre ses dents, voilà qu'il est quatre heures passées et le patron qui n'arrive pas."

"Il a pourtant dû entendre le canon, et il doit savoir que j'ai de la besogne."

"Polyte ! encore une tournée de dur ! Dépêche-toi donc, cabaretier de malheur, cria le chœur des ivrognes."

"On y va ! répondit le garçon en entrant dans le cabaret."

"Vive Polyte ! Vive Polyte ! hurlèrent les buveurs sur l'air des lampions."

"Quoi qu'il vous faut encore ? Vous devriez pourtant avoir votre plein."

Les clients qui menaient tout ce bruit paraissaient en effet suffisamment excités.

Ils étaient cinq, vêtus d'un uniforme bizarre qui se composait d'un pantalon bleu de ciel, d'une ceinture rouge, d'une veste noire agrémentée de parements jonquille et d'un chapeau pointu orné d'une plume de coq.

Il ne leur manquait qu'un manteau "du velours le plus beau" pour réaliser le type complet de Fra-Diavolo.

Ces costumes de brigands d'opéra-comique ne paraissaient nullement les embarrasser, et il était visible qu'ils se prenaient tout à fait au sérieux ; mais la discipline militaire ne devait pas être leur fort, à en juger par la familiarité dont ils usaient avec leur chef.

Ce personnage, fort galonné sur les manches, était un grand gaillard qui pouvait bien avoir quarante ans, et qui portait les cheveux ras, la barbe en pointe et la moustache en croc.

Il ne dédaignait pas de trinquier avec ses soldats, et il ne semblait rechercher d'autre supériorité sur eux que celle du nombre de petits verres absorbés.

"A la santé des Enfants-Perdus de la rue Maubue !" cria ce commandant des francs-buveurs en ingurgitant d'un trait la nouvelle rasade versée par la main crasseuse de Polyte.

Les soldats répétèrent le toast en l'accompagnant d'un hurrah qui aurait fait honneur à des fantassins anglais.

"Ah ! mes enfants, reprit l'homme aux galons avec cet accent mélancolique qui est particulier aux ivrognes, si on avait voulu m'écouter, nous n'aurions pas été brossés encore aujourd'hui."

"Ces états-majors, voyez-vous, mon commandant, c'est tous propres-à-rien, dit un enfant-perdu en reposant magistralement son verre sur le comptoir d'étaim."

"L'attaque en masse, mes vieux lascars, l'attaque en masse, je ne connais que ça, reprit le chef avec conviction ; qu'on me donne à mener un matin trois mille lapins comme vous, et nous coucherons le soir à Versailles."

"Polyte ! un punch au kirsch pour rincer les carreaux," cria-t-il en manière d'affirmation de cette promesse audacieuse.

Mais Polyte ne l'écoula pas.

Il avait entendu le roulement lointain d'une voiture et il avait couru à la porte.

"C'est le patron ! murmura-t-il en mettant sa main sur ses yeux en guise d'abat-jour."

"Faut croire qu'il rapporte de rudes provisions, car la carriole a l'air joliment chargée."

C'était bien l'équipage de Mouchabeuf qui s'avancé sur la route de Rueil, au trot peu allongé d'un cheval gris que sa maigreur avait sans doute soustrait aux entreprises culinaires de l'équarisseur par vocation.

Le maître de la maison jaune, assis sur le devant de la tapissière, conduisait lui-même sa rosse, et, à force de la fouailler, il l'amena devant le cabaret.

"Arrive ici, Polyte, cria-t-il en sautant à bas de son siège ; j'ai de la compagnie, viens m'aider à la faire descendre."

"Voilà, patron, voilà ! vous faites crânement bien de rentrer ce soir."

"Est-ce que nous avons beaucoup de monde ?"

"Cinq ou six pochards, v'là tout."

—Faudra les faire filer en douceur ; il y aura de l'ouvrage cette nuit, dit tout bas Mouchabeuf.

—Hé ! l'ami ! cria Taupier qui venait de mettre pied à terre, viens décharger le colis."

"Moi j'ai besoin de me dégourdir les genoux, ajouta-t-il en se dirigeant vers la maison aussi vite que le lui permettaient ses jambes cagneuses."

"Tiens ! une femme ! et une chouette encore !" dit Polyte qui venait de déplier le marchepied.

Une sourde exclamation répondit à la sienne.

"Podensac ! pas de chance, sacrébleu, grommelait le bossu qui venait de se trouver nez à nez sur le seuil avec le commandant des Enfants-Perdus."

XXXVII

"Tiens ! Taupier !" cria en même temps le commandant des Enfants-Perdus.

Le bossu aurait donné gros pour éviter cette rencontre, et il maudissait sa faiblesse.

"Voilà ce que c'est que de se laisser attendre par les imbéciles, grommela-t-il en reculant instinctivement comme pour se ménager une retraite."

"Que diable viens-tu faire ici ? Est-ce que tu t'es mis dans les ambulances ? demanda Podensac en riant."

"Je te conterai ça tout à l'heure, dit Taupier qui sentait l'impossibilité de se dérober et qui préparait déjà une histoire."

Mouchabeuf assistait de loin au colloque, et, avec son instinct d'agent de police, il devinait que la rencontre était désagréable à celui pour lequel il travaillait momentanément.

Aussi fit-il une tentative pour empêcher Régine de se montrer.

Il courut à la voiture, mais il arriva trop tard.

La jeune fille s'était appuyée sur l'épaule du complaisant Polyte et venait de sauter légèrement à terre.

Elle ne paraissait du reste ni effrayée ni même étonnée.

On l'avait, pendant le trajet, débarrassée de ses liens et du mouchoir qui lui fermait la bouche, ce qui prouvait que ses persécuteurs ne se défiaient plus d'elle.

"Bon ! bon ! j'y suis, dit le commandant des Enfants-Perdus qui venait d'apercevoir Régine. Il paraît, citoyen Taupier, que nous sommes en bonne fortune."

"Mêle-toi de tes affaires, répondit brutalement le bossu."

"Allons ! ne te fâche pas, farouche amoureux, et viens boire un petit verre avec nous. Il n'y a que de bons enfants ici et tu peux amener ta particulière."

"Je n'ai pas soif, murmura Taupier qui cherchait un mensonge plausible et qui ne trouvait rien pour expliquer son voyage à Rueil en compagnie d'une femme."

"Mais, s'écria Podensac, je crois que je ne me trompe pas... cette belle fille que tu amènes, c'est... parbleu ! oui, c'est notre connaissance de Saint-Germain, l'élève du saltimbanque !"

Le bossu fit une horrible grimace et ne répondit rien.

On ne pense pas à tout, et, dans le premier moment de surprise, il avait complètement oublié que le commandant et Régine s'étaient déjà vus dans des circonstances qu'ils ne pouvaient pas avoir oubliées.

La situation se compliquait, et l'astucieux Taupier se demandait déjà s'il ne serait pas plus simple de mettre Podensac dans la confidence d'une partie de ses projets.

La moralité du chef des Enfants-Perdus lui était suffisamment connue pour qu'il pût sans embarras tenter l'aventure, car ses relations avec lui dataient de loin, et il possédait sur son passé civil et militaire des renseignements assez exacts.

Le brillant Podensac avait servi jadis dans l'armée régulière en qualité de sous-lieutenant, et il comptait même plusieurs campagnes honorables, car il ne péchait nullement par la bravoure, mais le malheur avait voulu qu'en revenant de Crimée l'officier récemment promu fût adjoint au trésorier de son régiment.

Ce fut sa perte.

Il aimait l'absinthe et les dames de comptoir ; sa solde était légère autant que ses principes, et après un an de la vie de garnison, certaines erreurs dans ses comptes l'obligeaient à donner sa démission.

Après cette catastrophe très-méritée, l'ex-sous-lieutenant avait pratiqué successivement une foule d'industries, dont la plus honnête était certainement celle qui l'avait mis en rapports suivis avec Taupier.

Tout à tour, comme chez un marchand d'hommes, fabricant de prospectus industriels et spéculateur marron sur les trottoirs de la Bourse, Podensac avait fini par se faire courtier d'annonces, et, à ce titre, il avait longtemps collaboré à la quatrième page des journaux où le bossu plaçait sa prose.

Depuis les derniers événements, sa fortune avait semblé prendre une face nouvelle, et ses fréquentations dans les parages peu aristocratiques de la rue Maubue lui avaient valu le commandement d'un corps franc recruté par tout le quartier.

L'exercice de cette dignité ne lui avait enlevé aucun de ses goûts favoris, mais il lui avait procuré d'assez bonnes connaissances, et c'était même au hasard d'une camaraderie d'avant-postes qu'il devait l'honneur d'avoir servi de témoin à M. de Saint-Senier.

Il n'avait fallu à Taupier qu'un instant pour se rappeler tous ces détails, et il allait se décider à user de ses avantages pour influencer le com-

mandant, lorsque celui-ci vint s'enfermer de lui-même.

"Je comprends, maintenant, dit Podensac d'un air fin, la petite t'a donné dans l'œil, d'abord parce qu'elle est jolie comme un cœur, et puis parce qu'elle est muette."

"Pas de bavardages à craindre et, pour un homme politique aussi sérieux que toi, c'est une excellente affaire."

Le bossu pensa judicieusement qu'il valait mieux ne pas le démentir que de s'embarquer dans des confidences dangereuses.

"Décidément, on ne peut rien te cacher," dit-il avec un geste résigné.

Il venait de calculer que Régine n'aurait ni le temps ni la possibilité de le démentir.

"Alors, comme ça, on vient en partie fine chez le père Mouchabeuf, reprit le commandant en éclatant de rire."

"Eh bien ! après ? ce n'est pas défendu ?"

"Non, sacrébleu ! et ça tombe bien puisque je suis là avec quatre bons garçons de ma compagnie."

"Nous allons faire une noce à tout casser, et je t'invite, toi, ta dulcinée et le patron de la cassine."

"Merci, mon vieux, mais je crois que l'enfant est fatiguée et qu'elle aimera mieux aller se reposer."

"D'ailleurs, tu sais qu'elle ne brille pas par la conversation, et nous rirons tout aussi bien sans elle."

"Entrons toujours, nous verrons après," dit Podensac en poussant dans le cabaret ses francs-tireurs, que la conversation avait attirés sur le pas de la porte."

Polyte et son maître, occupés à extraire de la carriole une foule d'objets hétérogènes, n'avaient rien entendu de ce dialogue, et Mouchabeuf, voyant Taupier causer gaiement avec Podensac, pensa qu'ils s'entendaient à merveille.

Quant à Régine, elle se promenait lentement sans donner le moindre signe de crainte ou d'embarras, et le bossu, qui suivait ses mouvements du coin de l'œil, s'applaudit de la résolution qu'il venait de prendre.

Il alla galamment lui offrir la main et la conduisit à la maison, non sans avoir jeté en passant à Mouchabeuf ces mots significatifs :

"Viens dès que tu auras fini, et débarrasse-moi de ces gens-là le plus tôt possible."

L'entrée du couple fort mal assorti fut saluée par les acclamations de Podensac qui arrivait à cette période de l'ivresse où on éprouve le besoin de faire du bruit en compagnie.

"Eh ! les enfants ! cria le commandant, je vous présente le citoyen Taupier, publiciste de premier ordre, et son épouse, artiste distinguée."

"Quoi que c'est que ça, un publiciste ? demanda un enfant peu lettré de la rue Maubue."

"Ça veut dire que le citoyen écrit dans les journaux et dans les bons."

"C'est lui qui rédige le *Serpenteau*."

"Fameux, alors ! dit l'éclaireur."

"Et pas fier avec ça. Vous allez voir comme il va lamper avec nous."

"Eh ! Polyte, le punch au kirsch demandé."

"Voilà ! voilà," cria le garçon qui venait de rentrer portant un immense saladier où fumait un liquide brillant.

Mouchabeuf était resté dehors pour remiser la carriole et vaquer à d'autres préparatifs.

L'apparition du punch fut bruyamment fêtée par les francs-tireurs, et Podensac, armé d'une cuiller en fer-blanc, se mit en devoir de remplir les verres.

Taupier accepta sans se faire prier et poussa l'impudence jusqu'à offrir à boire à Régine.

La jeune fille était allée s'asseoir sur un des bancs de la salle, et sa figure presque souriante n'exprimait nullement le dégoût que devait lui causer cette scène de cabaret.

Elle repoussa doucement le verre que le bossu lui présentait en faisant signe qu'elle n'avait pas soif, mais elle ne se fâcha point de cette familiarité.

Son calme commençait à étonner et à inquiéter Taupier qui se défiait toujours de ce qu'il ne comprenait pas.

"Sais-tu qu'elle n'est pas aimable avec toi, ta petite ? dit Podensac, naturellement porté à taquiner le bossu."

"Je m'en arrange comme ça, répondit celui-ci en haussant les épaules. D'ailleurs, je t'avais prévenu qu'elle n'est pas aimable en société."

"Tiens ! mais c'est vrai, je n'y pensais plus, s'écria le commandant, elle est muette..."

"Et sourde, par-dessus le marché ; ainsi, ne te gêne pas."

"Parbleu ! je le sais depuis le jour du duel, où je suis revenu de Saint-Germain dans la carriole de son maître."

"A propos, qu'est-ce qu'il est devenu, l'hercule avec son grand imbécile de paillasse ?"

"Je crois qu'ils ont changé d'état, dit Taupier avec indifférence."

"C'est dommage qu'elle ne parle pas. J'aurais voulu lui demander ce qui leur était arrivé avec le mort."

"Je croyais que vous étiez revenus ensemble."

"Jusqu'à Rueil, oui, même que les uhlands ont manqué de nous pincer, mais en arrivant dans nos lignes, je les ai quittés pour rejoindre mes hommes qui étaient du côté de Colombes."

La jeune fille n'avait pas paru surprise en voyant Podensac.

Seulement, elle ne cessait de le regarder et on aurait dit qu'elle suivait ses paroles au mouvement de ses lèvres.

Au moment où le chef des Enfants-Perdus venait d'exprimer le regret de ne pouvoir l'interroger, elle tira d'un sac pendu à sa ceinture une quantité de jetons en ivoire et les étala sur la table.